

qui vit revenir son argent chéri accompagné d'une prime satisfaisante. A partir du jour et de l'heure de cette restitution, Sauvageon appartenait de cœur et d'âme à son ancien maître, et fit profession à son égard d'un dévouement qui ne devait pas se démentir. Sa position de propriétaire d'un cabaret bien achalandé lui permit de rendre à l'association de nombreux et importants services. Il attira chez lui, plus que jamais, par un redoublement d'égards, de politesse et de petits verres de liqueurs fines, les cavaliers de la maréchassée; il capta leur confiance de la manière la plus absolue, et sous le prétexte d'une curiosité bien naturelle, il se fit mettre au courant par eux, chaque jour, de la direction que la force publique comptait prendre la nuit suivante, en poursuivant les mystérieux et insaisissables bandits. Munis de ces précieux renseignements, que Caillebotte s'empressait de transmettre à Joël Macquart, les Pirates de la Seine suivaient une direction tout opposée et évitaient avec certitude les mauvaises chances d'une rencontre. A son double métier de constructeur de canots et de chef de bande, Roland de Lascars réunissait une troisième industrie, fort humble en apparence, mais qui cependant ne laissait pas d'être lucrative et de lui procurer de beaux bénéfices. On sait que, de tous temps, le fleuve qui roule à travers Paris ses eaux calmes a servi de domaine et de lieu d'asile à une étrange et dangereuse population d'êtres malfaisants, de rongeurs affamés, que le peuple, dans son langage pittoresque, appelle et appelle encore les *Rats de Seine*. Ce titre générique de *Rats de Seine* désigne les petits bandits aquatiques, les fraudeurs de droits, les contrebandiers, les *ravageurs*, les *pilleurs d'épaves*, et tous ces gens enfin qui vivent de vols commis sur les bateaux chargés de bois, de pièces de vin, de lingots de cuivre et de feuilles de plomb. Lascars avait monopolisé le recel à l'endroit de ces innombrables gibiers de potence. Il achetait en bloc les produits de leurs déprédations qu'il emmagasinait dans les caves du Moulin-Rouge, puis lorsqu'un certain temps s'était écoulé, il chargeait de ces dépouilles une barque d'honnête apparence et la dirigeait vers Paris, où s'écoulaient avec un bénéfice de trois cents pour cent, les marchandises dérobées. En avant du Moulin-Rouge, nous le savons, s'étendait sur la rivière une large estacade dont les pilotis chancelants rongés à demi par les mousses vertes, élevaient au-dessus de l'eau leurs têtes sombres. Pendant les premières semaines de son installation, Lascars avait employé chaque nuit les pirates à un grand travail dont l'achèvement le remplissait d'une joie vive et d'un légitime orgueil. Une sorte de havre invisible, suffisamment large et profond de plusieurs pieds, fut pratiqué sous l'étage inférieur du moulin. Grâce à un mécanisme simple et ingénieux, un certain nombre de pilotis de l'estacade se déplaçaient à l'aide d'une pression légère et laissaient libre un passage suffisant pour amener une chaloupe de forte taille dans le havre dont nous venons de parler. Lascars se proposait de faire de ce havre l'entrepôt de la piraterie, et d'y cacher à tous les regards les canots d'expédition qu'il allait faire construire, et qui devaient être des bateaux plats, peints en noir de manière à glisser inaperçus dans les ténèbres, et assez grands pour contenir une quinzaine d'hommes. Ces travaux préliminaires conduits à bonne fin, les expéditions avaient commencé et s'étaient succédés presque sans relâche. Ainsi que nous avons entendu le paysan de Bougival attablé dans la salle basse du Cabaret-Rouge le dire au jeune Parisien qui cherchait vainement une voiture pour ses compagnons et pour lui-même, chaque jour la terreur grandissait sur les rives de la Seine, car chaque nuit la bande des invisibles commettait quelque nouveau crime. On n'entendait parler dans le pays que de châteaux attaqués à main armée et dévalisés depuis les caves jusqu'aux greniers; il n'était bruit que de fermes pillées, et de tortures infligées par des bandits masqués et étrangement vêtus, pour forcer de malheureux paysans à découvrir l'endroit où ils avaient caché leur argent.

XXII

Ainsi que nous l'avons dit précédemment à nos lecteurs, le mois de septembre commençait. Nous

les prions donc de vouloir bien nous accompagner au Moulin-Rouge, au moment où dix heures venaient de sonner au clocher de Bougival. La température était tiède, le ciel était pur et la lune, dans son plein, surgissait à l'horizon et répandait sur les eaux paisibles et sur les grands saules de la rive, des flots de clarté bleuâtre qui donnaient aux objets une apparence quasi fantastique. La masse sombre et pittoresque du vieux moulin, encore ensevelie dans l'obscurité, formait un contraste frappant avec ses alentours éclairés vivement. Les nuits de pleine lune, lorsque de gros nuages ne venaient point obscurcir le firmament, étaient des nuits de repos pour les Pirates de la Seine. Lascars, excellent capitaine de bandits, n'aurait pour rien au monde exposé ses hommes au péril, certain d'être dépités et suivis, après une expédition heureusement accomplie. Il lui fallait, pour battre en retraite en emportant avec lui son butin, il lui fallait, disons-nous, ces ténèbres profondes au sein desquelles tout disparaît, tout se confond, tout s'efface, sous un voile impénétrable. Quelques-uns des Pirates avaient regagné les lits, ou plutôt les hamacs disposés pour eux le long des murailles de la grande salle du moulin; d'autres, étendus au dehors sur la berge gazonnée, dans les attitudes nonchalantes de véritables lazaronis napolitains, fumaient en comptant les étoiles, causaient entre eux à voix basse, ou fredonnaient quelques refrains de ponts-neufs et de chansons populaires. Lascars, assis sur un point plus élevé, fixait ses regards vers l'autre rive de la Seine, et semblait absorbé dans une sérieuse méditation. Deux heures à peu près avant ce moment, le maître du Cabaret-Rouge avait fait parvenir au Moulin-Rouge un avis important. On avait vu passer sur la route, dans la journée, des fourgons et des carrosses se dirigeant du côté de Saint-Germain, et Sauvageon croyait pouvoir affirmer que ces équipages appartenaient à M. d'Hérouville et se rendaient au château de Port-Marly, où sans doute le marquis allait passer quelque temps. Lascars s'était senti frissonner d'une joie farouche en entendant prononcer le nom de Tancredi, en se disant qu'il allait voir enfin à portée de sa vengeance, l'homme qu'il poursuivait depuis si longtemps d'une haine implacable. Si véritablement le marquis, conduit par sa mauvaise étoile, venait habiter le château de Port-Marly, rien ne semblait en effet devoir le soustraire aux entreprises de son ennemi... Le chef des Pirates de la Seine disposait de forces suffisantes pour mettre à sac la maison la plus forte et la mieux défendue, et pour ensevelir sous des ruines fumantes le cadavre du gentilhomme dont il s'était juré de prendre la vie. Lascars avait voulu s'assurer sans retard de l'exactitude des renseignements donnés par Sauvageon. Liseron, son lieutenant, son bras droit, était parti pour Port-Marly avec des instructions détaillées. Il ne devait revenir qu'après avoir vérifié les faits que le chef tenait à connaître d'une manière positive. Parti du Moulin-Rouge à huit heures, Liseron n'avait point encore reparu. Lascars l'attendait avec une impatience grandissant de minute en minute, et ses yeux se fixaient sans relâche sur la rive opposée.

—J'aurais mieux fait d'y aller moi-même! murmura-t-il en proie à une fébrile agitation; j'aurais dû me souvenir du proverbe qui dit: *Si tu veux va! Si tu ne veux pas, envoie!*

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis le baron fit un brusque mouvement. Ses yeux, habitués à percer les demi-ténèbres d'une obscurité transparente, venaient d'entrevoir une forme vague descendant la berge qui lui faisait face. Il lui sembla qu'un canot se détachait de cette berge, et bientôt les clartés de la lune, se reflétant dans le sillage comme des rayons d'argent, lui prouvèrent qu'il ne se trompait pas et qu'une légère embarcation traversait le fleuve, et se dirigeait en ligne directe vers le Moulin-Rouge. Au bout d'un instant il lui fut possible d'entendre le bruit faible des avirons frappant l'eau de seconde en seconde avec une irréprochable régularité; ce bruit devint de plus en plus distinct et enfin le canot, dirigé par une main habile, s'engagea parmi les pilotis de l'estacade. Lascars se leva.

—Est-ce toi, Liseron, ? demanda-t-il d'une voix assourdie à dessein.

—Oui, maître... répondit le nouveau venu en

se mettant en devoir d'amarrer sa barque au poteau.

Presque en même temps le lieutenant des Pirates de la Seine gravit le tertre au sommet duquel se trouvait Lascars. Ce dernier ne jugea point convenable de l'interroger en cet endroit, il lui fit signe de le suivre, et, rentrant dans le Moulin-Rouge, il gagna la petite chambre que nous connaissons déjà et qui ne s'était en aucune façon modifiée depuis que nous en avons franchi le seuil, à l'époque où le baron tendait les pièges où devait se prendre Pauline Talbot. Une petite lampe supportée par un guéridon de bois de chêne répandait sa lueur douteuse sur les boiseries sombres. Lascars s'assit. Liseron se tint debout devant lui. Le lieutenant était un homme d'une quarantaine d'années, petit plutôt que grand, d'une apparence chétive et d'une figure intelligente et douce. Il paraissait difficile, lorsqu'on le voyait pour la première fois, de lui supposer une forte dose d'énergie. Son costume, très simple, était à peu de chose près celui des ouvriers des ports de Paris et consistait en une chemise de couleur, un bonnet de laine, un pantalon de toile écrue et une veste ronde en gros drap bleu à boutons de cuivre. Ainsi vêtu, Liseron semblait le plus inoffensif des êtres créés, et personne au monde n'aurait soupçonné que cette enveloppe pleine de bonhomie cachait un dangereux bandit. En pénétrant dans la chambre du chef, Liseron ôta respectueusement son bonnet de laine, rayé de blanc, de rouge et de bleu.

—Tu as été bien longtemps absent... lui dit Lascars d'un ton de reproche.

—Impossible de revenir plus vite, maître! répliqua le lieutenant, il m'a fallu entrer dans un cabaret de Port-Marly et boire avec des pêcheurs qui n'avaient pas grand'chose à m'apprendre... par bonheur, au moment où, de guerre lasse j'allais battre en retraite, assez mal renseigné, un jardinier du château est entré dans l'auberge... Je me suis remis à boire avec lui, et vous pensez bien que tout cela m'a pris du temps, mais enfin, grâce au ciel, ce n'est pas du temps perdu.

—Ainsi, tu sais?

—Tout ce que vous m'aviez dit de savoir...

—Le marquis d'Hérouville?

—Est arrivé au château cette après-midi...

—Seul?...

—Non pas... il avait avec lui la marquise sa femme, ses enfants, et un grand train de chevaux et de domestiques... il paraît que ce sont des gens immensément riches...

—Ah! s'écria Lascars, le marquis d'Hérouville est marié?...

—Oui, maître, répondit Liseron, il a même deux petits garçons, beaux comme le jour, s'il faut s'en rapporter à ce que disent le jardinier et les paysans...

—Et la marquise?

—Oh! la marquise! les gens de Port-Marly prétendent qu'elle ressemble aux tableaux des saintes vierges qui sont dans les églises... quand elle vient au château, ce qui n'arrive pas souvent, l'argent coule dans ses mains comme l'eau d'un crible... aussi, on l'adore, et le pays est dans la joie de son arrivée... On doit illuminer demain soir toutes les maisons et venir en troupe au château avec des violons et de petites flûtes afin de donner une aubade à la marquise...

Lascars se frotta les mains, et ses lèvres ébauchèrent un sourire d'une expression indéfinissable.

—Ah! marquis d'Hérouville, murmura-t-il d'une voix très basse et comme se parlant à lui-même, vous avez une femme jeune et belle et deux beaux enfants! ah! vous êtes un heureux époux et un heureux père! tant mieux, me venger sur vous seul aurait été trop peu!

Puis il reprit d'un ton plus haut:

—Le séjour du marquis et de sa femme au château doit-il être de quelque durée?

—Le jardinier affirme que ses maîtres ne retourneront à Paris que vers la fin du mois de novembre...

Lascars se frotta les mains de nouveau.

—S'il en est ainsi, se dit-il, rien ne me presse! je puis prendre mon temps, j'ai près de trois mois pour agir...

—Êtes-vous satisfait de mes renseignements, maître? demanda Liseron après un silence.

—Ils sont tels que je pouvais les souhaiter...